

# ÉLOGES FUNÈBRES



## IN MEMORIAM



### Éloges des membres décédés en 2017-2018



#### Éloge de Monsieur Henry de Geoffroy, prononcé par le Général Alain Petiot le 20 octobre 2017

Madame la présidente, Monsieur le secrétaire perpétuel, chers confrères,

Notre Compagnie vient de voir disparaître l'un de ses membres les plus âgés, sinon le plus âgé. Reçu associé-correspondant le 19 janvier 1971, le général Henry de Geoffroy s'est éteint dans son château de Moiron (Jura) le 21 décembre 2016, dans sa 101<sup>ème</sup> année.

Né à Paris le 29 mai 1916, il est le fils d'Edgar de Geoffroy, ingénieur du génie maritime, et de Solange de Chambourcy. Par son père, il appartient à une lignée d'ingénieurs dont les plus anciens ont servi au canal du Midi. Élève du Lycée Condorcet, Henry de Geoffroy est admis à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1936 et fait partie de la promotion du Soldat Inconnu qui compte 77 officiers morts pour la France. Comme ses camarades, il appartient à une génération d'officiers qui a vécu les heures sombres de notre histoire militaire.

A l'issue de sa formation à Saint-Cyr puis à Saumur, le lieutenant de Geoffroy est affecté au 4<sup>ème</sup> régiment de hussards lorsqu'éclate la guerre. Face aux chars allemands, son régiment, à cheval, mène un combat retardateur de la frontière du Luxembourg à la Bretagne où, peu à peu, le cheval est remplacé par des bicyclettes réquisitionnées. Fait prisonnier près de Châteaubriant avec les restes du régiment, il s'évade et rejoint le 5<sup>ème</sup> régiment de dragons reconstitué en zone libre à Mâcon.

Mis en congé d'armistice à la fin du mois de novembre 1942, il devient chef scout puis responsable de la Croix Rouge à Mâcon, ce qui lui permet de rejoindre le noyau de Résistance constitué dans le Mâconnais par des anciens du 5<sup>ème</sup> dragons. Son appartenance à la Croix Rouge lui permet en effet de disposer d'ambulances et de sauf-conduits. Dès 1943, la Gestapo et la milice mènent une répression sanglante contre ce maquis : le commandant de Bellecombe est arrêté, torturé et retrouvé dans un sac dans la Saône. En septembre 1944, le lieutenant de Geoffroy se joint à la 1<sup>ère</sup> armée qui remonte sur Strasbourg. Le général Jean-Étienne Valluy, chef d'état-major du général de Lattre de Tassigny, le prend comme aide de camp, et il participe ainsi à la libération de Belfort et de Mulhouse et à la réduction de la poche de Colmar. Il est promu capitaine le 25 décembre 1944.

Le capitaine de Geoffroy reste attaché au général Valluy lorsque celui-ci reçoit le commandement de la 9<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale. Cette division est centrée sur Strasbourg sur un front de 60 kilomètres, face au Rhin. Elle prend pied en Allemagne à l'aide de sept canots et de neuf bateaux M3 sur une plage de 500 mètres, face aux tirs de cinq casemates allemandes. Le PC léger de la division franchit à son tour puis c'est Karlsruhe, Baden et le nettoyage de la Forêt-Noire, jusqu'au 29 avril 1945.

Plus tard, la 9<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale part pour l'Extrême-Orient mais Henry de Geoffroy, marié et déjà chargé d'une famille de quatre enfants, décline la proposition du général Valluy de le suivre. Ce dernier le confie alors à son plus fidèle ami, le général Raoul Salan, commandant de la 14<sup>ème</sup> division d'infanterie – l'ancienne division de Lattre – qui termine la guerre sur le lac de Constance. Citons ici une anecdote : à son départ pour l'Extrême-Orient, le général Valluy donne une réception au Trocadéro à Paris, et le capitaine de Geoffroy, chargé d'y conduire Madame de Lattre, arrive pour la chercher avec un quart d'heure de retard. Quelques jours plus tard, il est convoqué par le général de Lattre qui le traîne dans la boue pour avoir fait attendre son épouse ! L'incident est rappelé par le général de Geoffroy à la maréchale de Lattre, vingt-cinq années plus tard, lors d'une réception au palais de Gouvernement, alors qu'il commande la 61<sup>ème</sup> division militaire à Nancy.

Après l'armistice, le capitaine de Geoffroy est nommé commandant d'un escadron du 8<sup>ème</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, d'abord stationné à Badenweiler, petite station thermale de Forêt-Noire, puis rapatrié et envoyé à Roanne où il est confronté aux grèves insurrectionnelles de 1947 et de 1948. Après un stage à l'école d'état-major, il est affecté à l'état-major de la 3<sup>ème</sup> division d'infanterie, à Coblenz, en 1949, puis suit les cours de l'école supérieure de guerre, de 1953 à 1955. Il est ensuite nommé chef de cabinet du général Raymond Duval, commandant les forces françaises du Maroc à Rabat. Le jour

de sa prise de fonction, le général est tué dans la chute de l'avion qu'il pilote lui-même, accompagné de son ancien chef de cabinet. La famille d'Henry de Geoffroy vit des heures d'angoisse, tant que la véritable identité du chef de cabinet tué n'est pas révélée.

Officier opérations du 19<sup>ème</sup> régiment de chasseurs à cheval à Bouira, en grande Kabylie, de 1957 à 1959, le chef d'escadrons de Geoffroy est nommé lieutenant-colonel en décembre 1959. Chef de section au 1<sup>er</sup> bureau de l'état-major des armées, de 1959 à 1961, il est enfin nommé chef de corps du 3<sup>ème</sup> régiment de chasseurs d'Afrique à Neustadt, dans le Palatinat. Après les événements d'avril 1961, l'ambiance est à la suspicion et le lieutenant-colonel de Geoffroy, ancien aide de camp du général Salan, soupçonné d'acoïntances avec l'OAS, voit son bureau fouillé par la Sécurité militaire. Nommé colonel le 1<sup>er</sup> juillet 1963, Henry de Geoffroy fait un séjour de deux années au Pentagone, à Washington, puis est nommé auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de défense nationale, de 1966 à 1967. Il est ensuite, de 1967 à 1970, chef d'état-major du commandant en chef des forces françaises en Allemagne, le général Jacques Massu. Nommé au rang de général de brigade le 1<sup>er</sup> octobre 1969, il est enfin nommé commandant de la 61<sup>ème</sup> division militaire de Nancy.

C'est dans ces circonstances qu'il est invité à rejoindre notre compagnie en qualité d'associé-correspondant. Dans son rapport, le docteur Marcel Tarte souligne combien le général de Geoffroy est clairvoyant et analyse finement les évolutions des armées et de l'art du commandement. Mais il conclut en disant que celui qu'il a mission de présenter au suffrage de ses confrères «allie à la compréhension de l'ordre psychologique le sens et le goût de l'autorité». Notre nouveau confrère n'a toutefois pas l'occasion de participer assidûment aux travaux de notre Compagnie. Fréquemment excusé pour raisons professionnelles, il quitte Nancy après avoir été nommé général de division et placé en deuxième section, le 1<sup>er</sup> novembre 1973.

Le général de Geoffroy épouse, le 11 août 1938, Hélène Rance de Guiseul qui lui donne cinq enfants. L'un deux, Emmanuel, colonel d'infanterie, est mon camarade de promotion de Saint-Cyr. Dans sa retraite, le général de Geoffroy devient un infatigable lecteur, dévorant chaque semaine, et jusqu'à un âge avancé, plusieurs livres sur lesquels il rédige des notes et des fiches et, comme Victor Hugo, il cultive l'art d'être grand-père. Il laisse également des mémoires qui, n'en doutons pas, éclairent certains aspects de la personnalité des chefs qu'il a servis ou côtoyés et qui, même controversés, sont des acteurs de premier plan de notre histoire militaire.

## Éloge de Monsieur Gérard Lignac, prononcé par Monsieur Dominique Flon le 12 janvier 2018

Gérard Lignac nous a quittés le 23 septembre. Ce Lorrain était né le 18 janvier 1928 à Tomblaine. Ses parents étaient Pierre Lignac, un médecin originaire du Sud-Ouest, et son épouse Marguerite, née Michel, fille du sénateur-maire de Tomblaine. Après des études secondaires classiques, avec grec et latin, à Nancy, les aléas de la guerre le font partir à Pau, ville qu'il quitte ensuite pour Sciences Po et la faculté de droit de Paris d'où il sort titulaire d'une licence. Nonobstant sa jeunesse, il s'engage alors dans la Résistance, ce qui lui vaudra de recevoir la Croix de guerre. Il reprend ensuite sa formation par un passage à la prestigieuse Harvard Business School qui lui confère un master en administration des entreprises. Ce passage par l'université américaine, qui n'est plus rare aujourd'hui, était à l'époque exceptionnel.

Cette solide formation lui procure un premier poste d'attaché de direction dans le Consortium pour l'aménagement de la Moselle, de 1952 à 1956. Il montre rapidement ses qualités professionnelles et sa carrière enregistre de belles promotions : chef du service d'organisation commerciale du département radio-télévision de la Compagnie française Thomson-Houston de 1957 à 1962, directeur du département redresseurs de la Compagnie des freins et signaux Westinghouse de 1963 à 1966, président-directeur général de la Compagnie des dispositifs semi-conducteurs Westinghouse de 1967 à 1969, puis administrateur de Paulstra, une autre filiale du même groupe industriel, de 1969 à 1972. Il assure enfin des fonctions dans l'industrie sidérurgique.

Mais c'est à partir des années 1980 que son activité professionnelle va connaître un extraordinaire développement. Son grand-père maternel, Louis Michel, sénateur-maire de Tomblaine, était administrateur général et actionnaire de *l'Est républicain*, le grand quotidien régional. À sa mort le 31 octobre 1936, ses actions passèrent à son gendre Pierre Lignac, père de Gérard. Pierre Lignac joua un rôle important au sein du journal où il se trouva souvent en opposition avec la direction. Quand, en 1974, la famille Vilgrain, porteuse de 21 % du capital, décida de vendre ses quelque 50 000 actions, Pierre Lignac réussit à écarter le quotidien messin, le *Républicain lorrain*. On était alors en pleine querelle entre les deux villes principales de Lorraine et il n'était pas question d'abandonner le contrôle de la presse nancéienne au quotidien mosellan. Avec 25 % du capital, la famille Lignac allait aussi s'opposer à la prise en main par un consortium financier et obliger la famille Boileau et la Grande chaudronnerie lorraine à quitter la direction du journal. Avec l'appui du groupe Hersant, Gérard Lignac devint président-directeur général du groupe Est républicain en 1983.

Comme le dira plus tard un syndicaliste du journal, l'homme était madré et savait mener sa barque. Le parcours qui suit le montre bien. Gérard Lignac entre dans le conseil d'administration de divers journaux et notamment celui du quotidien vosgien *La liberté de l'Est* que son groupe rachète à *La voix du Nord* en 1999, et du quotidien strasbourgeois *Les dernières nouvelles d'Alsace* dont il devient président-directeur général en 1997. Il a noué en Alsace des relations avec la Banque fédérative du Crédit Mutuel, dont le siège social est à Strasbourg, banque avec laquelle il rachète en 2006 à la Socpresse, filiale du groupe Dassault, son pôle Rhône-Alpes. Ainsi se constitue le groupe EBRA (Est Bourgogne Rhône Alpes). Gérard Lignac et ses associés sont à la tête d'un groupe de presse qui couvre tout l'est de la France, partant de la frontière allemande pour toucher presque aux rivages de la Méditerranée. Sont ainsi regroupés *l'Est républicain*, les *Dernières nouvelles d'Alsace*, le *Journal de la Haute-Marne*, le *Progrès*, le *Dauphiné libéré*, le *Bien public*, le *Journal de Saône-et-Loire*, *l'Alsace*, le *Pays* et le *Républicain lorrain*. C'est la plus grande zone de diffusion de la grande presse quotidienne régionale. On notera au passage que les deux journaux de Nancy et de Metz cessent alors une politique éditoriale qui avait été souvent défavorable à la bonne entente entre les deux cités. Arrivé à l'âge de la retraite, conscient des grands changements que traversait la presse, Gérard Lignac vend fin 2010 ses participations au Crédit mutuel. Il reste pourtant président jusqu'en 2012 et préside le conseil de surveillance du site d'information Atlantico à partir de 2013. Il ne pouvait rester inactif et m'avait confié qu'il s'était lancé dans l'exploitation de forêts qu'il avait acquises en Haute-Marne.

Il n'était pas seulement un grand patron, mais aussi un sportif et un humaniste. Venait-il spontanément à l'esprit en voyant cet homme grand et distingué, portant costume classique et nœud papillon, qu'il était marcheur à pied, golfeur, et qu'il avait été champion de France de natation dans les temps de sa jeunesse? De cette jeunesse, Gérard Lignac avait gardé le goût des humanités. C'était un homme extrêmement cultivé. Je me rappelle un déjeuner en tête en tête où il m'avait parlé de son goût pour le grec et le latin, agrémentant le tout de quelques citations dans le texte.

Il avait épousé le 18 août 1966 Nicole Salin, nièce d'Édouard Salin, ingénieur et archéologue bien connu, président de la Société d'archéologie lorraine et membre de notre compagnie. Le couple n'eut pas d'enfant et fut très proche de ses neveux et nièces.

Il avait été admis en qualité d'associé-correspondant national de notre académie le 2 décembre 2011. Gérard Lignac était titulaire de la Croix de guerre 39-45, et le président Chirac l'avait promu au grade d'officier de la Légion d'honneur en 2013.

## Éloge de Monsieur Jean Lanher, prononcé par Monsieur Jean-Paul Bonnefont le 9 février 2018

Jean Lanher était né le 31 octobre 1924 à Fresnois, près de Montmédy, dans une famille paysanne. Il avait entrepris des études secondaires, obtenant son baccalauréat au lycée de Verdun en 1941-42. Elles avaient été interrompues par la guerre et, de février 1945 à juin 1946, il s'était engagé dans l'armée de l'Air. Du fait de ces circonstances, ses études supérieures n'avaient pu débuter qu'en 1946, lorsqu'il fut démobilisé à Essey-lès-Nancy. Pour les financer, il avait exercé les fonctions de maître d'internat à la Malgrange, puis au lycée de Toul. Mais le résultat en fut brillant, puisqu'elles le conduisirent à une licence ès lettres et à un diplôme d'études supérieures de lettres en 1950. C'est alors qu'il s'est marié, et son épouse Edith, elle-même professeur d'anglais, lui a donné deux enfants, Jean-Louis, né en 1951, et Pascale en 1959. Reçu au CAPES de Lettres classiques en 1956, puis à l'agrégation de Grammaire en 1957, il a été nommé brièvement au lycée de Verdun (1957-58), à peine plus longtemps au lycée Henri-Poincaré de Nancy (1958-60), avant d'entrer en 1960 à la faculté des lettres de Nancy, où il a gravi successivement tous les échelons jusqu'au grade de professeur titulaire de Langue et littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance en 1978.

Il a fait une très belle carrière universitaire. Sa thèse de 3<sup>ème</sup> cycle traitait en 1966 des *Plus anciennes chartes en langue vulgaire antérieures à 1270 conservées dans le département des Vosges*; elle ne fut publiée qu'en 1975. Sa thèse d'État, terminée en novembre 1976, était une *Contribution à l'étude d'une scripta diplomatique lorraine*, avec 40 cartes dialectologiques figurant en annexe.

Ses travaux de recherche ont porté essentiellement sur les patois de la Lorraine romane. Avec l'aide de ses collaborateurs André Litaize et Jean Richard, il a publié un magistral *Atlas linguistique et ethnographique de la Lorraine romane*, en 4 tomes. En 1990, il a publié aussi un *Dictionnaire du français régional de Lorraine*. Mais comment séparer les mots du patois lorrain des réalités qu'ils désignent? Comment ne pas passer de ce vocabulaire à l'étude de la vie rurale ancienne et de tous les textes qui permettent de la saisir encore sur le vif? Il était un fin connaisseur de la vie d'autrefois, et lorsqu'il en parlait, son œil s'allumait, ou au contraire s'embaui de larmes contenues, et, par le canal de cette émotion, il savait nous la rendre aussitôt présente. On comprend dès lors pourquoi ses ouvrages ont connu un si grand succès auprès du public lorrain, que ce soit son édition commentée des *Contes de Fraimbois* (1983), venant après *Humour en Lorraine* (1982), son livre sur les *Dictons de Lorraine*, l'édition faite

avec Philippe Martin du *Voyage en Terre Sainte de Dom Loupvent* ou les pages qu'il a écrites dans l'Encyclopédie régionale de Christine Bonneton.

Lorsqu'en 1993, l'heure est venue pour Jean Lanher de prendre sa retraite universitaire et de recevoir à cette occasion les traditionnels mélanges offerts par ses amis et ses élèves, il a continué tout naturellement ses cours et ses conférences dans le cadre de l'Université de la Culture permanente, et cela d'autant plus facilement qu'il en avait été un des fondateurs, à l'époque où il dirigeait à Nancy 2 l'UER de Recherche régionale. Il avait constitué à l'UCP un groupe d'étudiants fidèles, assez âgé pour avoir entendu parler le patois dans leur jeunesse, avec lesquels il a édité d'abord *Le Fanfan et la Gogotte*, puis très récemment *L'échange ou Les Conseillers de village*.

Très attaché à ses racines meusiennes, il avait gardé une prédilection pour le pays de Montmédy, où il avait reçu le jour et où il revenait souvent pour se ressourcer. Il lui a consacré un de ses ouvrages : *le pays de Montmédy au fil des jours* (2001), qui évoque l'occupation allemande de 1914 à 1918. Il a présidé l'association des Amis de la basilique de Notre-Dame d'Avioth, antique lieu de pèlerinage, qu'il a contribué à restaurer. Plus récemment, il a contribué aussi à la restauration de l'orgue de l'église Saint-Martin de Montmédy. C'est dans cette terre du Nord meusien, d'autant plus chère à son cœur qu'il avait été obligé de la quitter en mai 1940 et qu'il ne l'avait retrouvée que quelques mois plus tard, qu'il a souhaité reposer et qu'il a été inhumé le 11 janvier 2018, après un service religieux célébré le 9 janvier dans l'église du Sacré-Coeur de Nancy.

C'est avec beaucoup de justice que, pour reconnaître sa contribution éminente à l'enseignement supérieur et à la connaissance de la culture lorraine, plusieurs très belles décorations lui ont été attribuées : les Palmes académiques, dont il est devenu commandeur, le Mérite agricole et, pour couronner le tout, le grade de chevalier de la Légion d'honneur, distinction qui lui a été remise en 2003 par André Rossinot. Il a obtenu le prix Erckmann-Chatrian et le prix des Conseils généraux de Lorraine.

Nous gardons de Jean Lanher le souvenir d'un académicien très attaché à notre compagnie et soucieux de lui conserver son prestige. Lorsqu'il a été admis comme associé-correspondant le 3 mars 1978, il venait d'obtenir le Grand Prix 1977 de notre académie pour son Atlas linguistique. Il a été élu membre titulaire le 20 novembre 1987. Son discours de réception, prononcé dans la séance publique du 31 mai 1989, avait pour titre : *Les femmes dans la littérature populaire*. Après avoir accepté les fonctions de secrétaire annuel (1993-1994) et de vice-président (1997-1998), il avait présidé l'Académie de juin 1998 à juin 1999. Nous avons entendu de lui de nombreuses communications : *Les patois lorrains, initiation à la linguistique lorraine et notion de frontière linguistique* (31



mars 1979), *La Lorraine linguistique, ensembles et sous-ensembles* (4 mars 1983), *La littérature orale en Lorraine romane, approche ethnographique* (7 octobre 1983), *Paysages et gens de la Meuse dans « Ceux de 14 » de Maurice Genevoix* (12 janvier 1990), *Un document de civilisation rurale, le Fanfan et la Gogotte, roman du patois de Domèvre-en-Haye de 1920* (15 septembre 1991), *Jean Perbal, de Louis Bertrand, paysages, gens et mentalités de la Woëvre du Nord* (4 juin 1993), *L'évacuation du Nord Meusien, en mai-octobre 1940* (10 juin 1994), *GNahan, manœuvre à Fresnois Montmédy dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* (15 mars 1996), *Le voyage à Jérusalem de mai à novembre 1531, par dom Loupvent, du monastère de Saint Michel à Saint-Mihiel* (6 mars 1998), *Léon Florentin ou la Mélanie de Commercy* (5 mai 2000), *La traduction, par l'abbé Guillaume, en patois de Pagny-derrière-Barine, de la lettre apostolique de Pie IX (1854) sur le dogme de l'Immaculée conception* (3 juin 2005), *Le Nord Meusien, deux occupations militaires allemandes (1914-18, 1940-44), continuité et différences* (16 novembre 2011).

Je passe sous silence ses très nombreux rapports sur les prix Sadler, où il exprimait avec clarté, élégance et parfois émotion les raisons pour lesquelles il avait apprécié une œuvre littéraire. Quand il goûtait un ouvrage, c'était toujours avec son cœur autant qu'avec son intelligence. Nous nous souviendrons longtemps de toutes ses belles communications, où il déployait à merveille ses talents de conteur, dans une langue aussi correcte que riche et savoureuse.

La présidence de Jean Lanher a coïncidé avec la célébration du centenaire de l'École de Nancy, en 1999. Jean Lanher a su très habilement insérer l'académie dans le programme de ces commémorations en redonnant vie au discours de réception d'Émile Gallé à notre académie, grâce à sa publication sous la forme d'un très beau livre et à une séance extraordinaire, au cours de laquelle la conférence de notre confrère François Le Tacon a été rehaussée par la lecture d'extraits du texte d'Émile Gallé et par des œuvres musicales judicieusement choisies par notre confrère Michel Burgard.

La présidence de Jean Lanher a incontestablement marqué une date importante dans l'histoire de l'Académie. Il a été guidé par l'idée que notre académie ne devait pas rester confinée dans le cercle étroit de la ville où elle est née, mais étendre son rayonnement dans tout l'espace lorrain, grâce à des partenariats bien conçus. Nous lui sommes redevables de trois initiatives symboliques. La première a consisté à institutionnaliser les conférences hors les murs dans les locaux du conseil général, aujourd'hui départemental, grâce à une convention conclue avec le président Michel Dinet, dont les heureux effets continuent à se faire sentir. Il l'a présentée à notre académie le 4 décembre 1998. La deuxième fut le rapprochement, lui aussi contractualisé, avec l'Académie nationale de Metz, sous l'égide de Gérard Longuet, président du conseil

régional. Une première réunion, en mai 1999, a permis la tenue d'une séance commune, sur le thème de la francophonie, dans les locaux du conseil régional de Lorraine, le 12 mai 2000, au cours de laquelle Jean Lanher lui-même a présenté une communication intitulée *Les langues régionales et la francophonie*. Enfin, lors d'une sortie mémorable, le 20 mai 1999, il nous a conduit dans la Lorraine d'au-delà de la frontière, à Virton, en Belgique, où le Musée Gaumais garde encore le souvenir d'une culture qui n'est pas différente de celle du Nord Meusien, où nous avons passé le reste de cette journée bien remplie.

Bien qu'affecté d'un peu de surdité, et malgré les problèmes de santé inhérent à son âge, qui n'avait presque pas altéré sa silhouette svelte de jeune homme, Jean Lanher est resté fidèle à nos réunions, car il aimait profondément l'Académie et tous ses confrères éprouvaient pour lui une grande amitié. Sans l'accident fatal qui a précipité sa fin à la veille du dernier Noël, nous aurions pu espérer le garder plus longtemps parmi nous et profiter de sa science, de sa lucidité et de l'attention affectueuse qu'il nous portait à tous. C'est dire si nos regrets sont grands de voir vide le siège qu'il occupait ici parmi nous.



### ** loge de Monsieur Hubert Collin, prononcé par Madame Francine Roze le 11 mai 2018**

Notre confrère Hubert Collin nous a quittés. Il est mort le 13 avril dernier, dans sa 80<sup> me</sup> année. Entré comme associé-correspondant dans notre Compagnie le 21 mars 1969, il en était devenu membre titulaire le 20 avril 1979, puis en avait assuré la présidence durant l'année académique 1984-1985. Le 2 février 2011, sa santé déclinant et ses forces ne lui permettant plus de suivre les séances hebdomadaires auxquelles il fut si longtemps assidu, il avait été contraint d'y renoncer et avait été admis à l'honorariat. Enfin, lors de la séance solennelle du 19 juin 2011, Madame Christiane Dupuy-Stutzmann, présidente, lui remettait, en même temps qu'à Alain Larcen, un jeton d'Or de l'Académie.

Pour autant, il continua, tant qu'il le put, de s'intéresser aux activités de notre compagnie, entouré de son épouse et de ses enfants. Une mauvaise chute, au début de cette année, aura précipité sa fin.

 voquer la vie d'Hubert Collin, ses études, ses activités professionnelles, ses travaux, ses engagements associatifs, ses voyages, bref, tout ce qui constitua l'essence même de sa personnalité, relève ici du défi, tant cette vie fut remplie. Hubert Collin ne sut probablement jamais ce que signifie l'expression « ne

rien faire». Même en voyage, avec ses amis, il avait toujours à préparer, en collaboration avec son épouse, le programme des visites du lendemain. Même en vacances, dans sa maison de campagne meusienne, il avait toujours un document à étudier, un texte à écrire, une conférence à préparer, un colloque ou des journées d'études à organiser.

Hubert Collin était un vrai Lorrain. Il était né à Nancy, le 29 juillet 1938, dans une famille dont il était le sixième enfant. Son père, le professeur Remy Collin, l'un des pionniers de la neuro-endocrinologie, le précéda ici même, puisqu'il fut membre de notre Compagnie. Toutefois, ce n'est pas vers la médecine que choisit de s'orienter Hubert Collin, mais vers l'Histoire et ses sciences auxiliaires, et vers le Patrimoine, auxquels il vouera toute sa vie et consacrera tous ses travaux. D'abord comme archiviste-paléographe. Sorti de l'École nationale des Chartes en 1962, il fut directeur des services d'archives de la Haute-Loire (1962-1966), puis des Ardennes (1966-1978), avant de prendre en charge les archives de Meurthe-et-Moselle, à Nancy, le 1<sup>er</sup> septembre 1978. D'autres postes lui furent bien proposés ensuite, plus prestigieux sans doute, mais il ne voulut jamais quitter la rue de la Monnaie où il veillait jalousement sur les archives de l'ancien duché de Lorraine. Devenu conservateur général du Patrimoine, il y est donc resté jusqu'à sa retraite, en 2003. En digne successeur d'Henri Lepage, d'Émile Duvernoy et de Pierre Marot, son maître, il y déploya une grande activité et beaucoup d'énergie, en particulier pour améliorer les conditions de conservation des fonds, pour faciliter l'accueil du public et pour doter le service d'instruments de recherche performants. C'est ainsi qu'il acheva l'agrandissement et la modernisation des bâtiments, initiés par son prédécesseur Pierre Gérard, et qu'il publia, entre autres, un *Guide des Archives de Meurthe-et-Moselle* d'une richesse et d'une précision remarquables.

Passionné par la recherche historique, Hubert Collin est l'auteur d'un nombre considérable d'articles et d'ouvrages. Son impressionnante bibliographie témoigne de la variété de ses centres d'intérêt et de ses domaines d'intervention érudite. Archiviste, savant sigillographe, historien des monnaies et des médailles, il se passionnait aussi pour l'archéologie et l'histoire de l'art, qu'il considérait du point de vue du patrimoine bâti, pour l'histoire événementielle, l'histoire institutionnelle, administrative, militaire, littéraire, sociale et économique. Et bien sûr aussi pour l'histoire de Lorraine qu'il connaissait dans ses moindres détails.

C'est à celle des derniers ducs héréditaires, Léopold et François III, qu'il s'est surtout consacré, tout particulièrement aux conditions géopolitiques dans lesquelles les duchés de Lorraine et de Bar furent, selon son expression, «arrachés» à leur duc. Dans cette perspective, il s'était particulièrement mobilisé, dès 1987, pour établir des liens de travail, qui devinrent aussi des liens d'amitié,

avec ses collègues archivistes et historiens italiens et autrichiens travaillant sur ces questions. C'est dans ce cadre que fut organisé, avec l'Université Nancy II, un premier colloque « Lorraine-Habsbourg » qui se déroula du 22 au 24 mai 1987. Puis, en 1992, à l'occasion de l'exposition Jacques Callot au Musée Lorrain, il organisa les journées de rencontres « Lorraine-Toscane », à Nancy et à Lunéville, du 9 au 12 septembre. Enfin, il fut l'un des principaux artisans des « Rencontres historiques internationales Lorraine/Toscane/Autriche/Belgique », organisées conjointement par l'Académie de Stanislas, les Archives de Meurthe-et-Moselle et la Société Thierry Alix, qui se déroulèrent à Nancy, du 23 au 26 septembre 1997, en présence de l'Archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine. De ces rencontres, auxquelles contribuèrent plusieurs membres de notre compagnie, sont issues plusieurs manifestations, dont une grande exposition, « Lothringens Erbe », consacrée à l'œuvre de l'empereur François-Etienne de Lorraine, organisée en 2000 près de Vienne, par Madame Renate Zedinger, membre associée de notre compagnie depuis 2016. Et, en 2008, à Vienne, un important colloque international, « l'empereur François 1<sup>er</sup> et le réseau lorrain », organisé également par Renate Zedinger, auquel Hubert Collin contribua aussi, comme plusieurs d'entre nous.

Mais Hubert Collin n'était pas qu'un savant érudit, fondateur, au Puy, de la revue *Les Cahiers de la Haute-Loire*, à Charleville-Mézières, de la *Revue historique ardennaise*, et cofondateur, à Nancy, de *Lotharingia*, publiée par la Société Thierry Alix dont il fut l'un des fondateurs et le principal animateur. Il savait aussi rendre ses connaissances accessibles à tous, par des publications, par des expositions accompagnées de catalogues, par des conférences et, à l'occasion des nombreuses excursions et voyages qu'il organisa, avec l'abbé Jacques Choux, en Lorraine, dans le cadre de la *Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée Lorrain* ; à Vienne, dans celui de la société Thierry Alix, et, à Rome, dans celui de l'association des *Amis de l'église Saint-Nicolas-des-Lorrains*, qu'il reconstitua en 1985 avec notre confrère Bernard Guerrier de Dumast, et dont il fut la cheville ouvrière de 1985 à 2003.

Derrière cette impressionnante personnalité se cachait aussi un ami fidèle et bienveillant, un épicurien, humaniste, curieux de tout, qui savait l'humour et l'autodérision. Toutes celles et ceux à qui il a bien voulu accorder sa confiance et son amitié peuvent en témoigner.

Hubert Collin avait reçu de multiples récompenses pour son œuvre. Ainsi, en 1978 et en 1982, il avait reçu le prix Gabriel-Auguste Prost, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il reçut également, à deux reprises, en 1986 et en 1997, le prix des Conseils Généraux de Lorraine. Enfin, il était chevalier de la Légion d'honneur, officier des Arts et des Lettres, officier de l'Ordre

national du Mérite, et commandeur de l'Ordre du Mérite du Grand-Duché de Luxembourg.

La disparition d'Hubert Collin laisse un grand vide dans le paysage culturel et patrimonial, car il était de ces historiens érudits, professionnels du patrimoine, reconnus et réputés, qui ont une vision globale de leur sujet, qui savent aller à l'essentiel et qui passionnent les publics les plus divers.



**Éloge de Monsieur Gilbert Percebois,  
prononcé par Monsieur Pierre Labrude  
le 25 mai 2018**

Madame le Président, Messieurs les Membres du bureau,

Vous m'avez désigné pour prononcer l'éloge de notre confrère le professeur Gilbert Percebois, décédé le 14 avril dernier, dans sa quatre-vingt-septième année. Je pense que votre choix est lié à notre intérêt commun pour l'histoire de nos professions médicales et pour notre action au sein du musée de la faculté de médecine.

Avant de poursuivre, je voudrais rappeler un petit fait qui s'est passé ici au cours d'une de nos séances, un peu après l'an 2000, et qui m'est cher. M Percebois m'a fait passer un petit billet sur lequel il avait écrit qu'il souhaitait que je constitue un dossier en vue d'entrer à l'Académie nationale de Metz, notre académie sœur. Je lui en suis très reconnaissant.

Mes chers Confrères,

Gilbert Percebois est né à Metz le 1<sup>er</sup> novembre 1930, d'un père ardennais et d'une mère champenoise. Les débuts de son adolescence et sa scolarité sont perturbés par la défaite de notre pays et par l'occupation allemande. Son père étant mobilisé puis sans doute prisonnier, sa mère se réfugie à Sézanne chez sa propre mère puis en région parisienne après l'exode, et la famille ne revient à Metz qu'en 1945. Gilbert entre alors au lycée et il obtient son baccalauréat en 1951. Il veut devenir microbiologiste, le mot microbe ayant été créé par le chirurgien militaire Sédillot et accepté par Pasteur.

Gilbert Percebois vient alors à Nancy où il suit le cursus des études médicales de l'époque: le certificat PCB à la faculté des sciences puis les années à la faculté et dans les hôpitaux autour de la rue Lionnois. Il est reçu au concours de l'externat en 1955, mais, comme il veut entreprendre une carrière de biologiste, il s'oriente vers les certificats de spécialité qui deviennent peu à peu nécessaires

à la reconnaissance de cette qualité, qui lui est décernée en 1962 : sérologie et hématologie en 1961, puis bactériologie médicale et technique en 1965 à la faculté de médecine de Nancy. A l'Institut Pasteur de Paris, M. Percebois suit les enseignements de mycologie médicale en 1963 et de microbiologie des sols en 1964. Il effectue aussi plusieurs stages à l'Institut Pasteur de Lille. A la faculté des sciences de notre université, il a obtenu un certificat de chimie biologique en 1960 et, en 1967, un diplôme d'études approfondies de biochimie.

Il s'oriente vers une carrière universitaire à l'issue de son service militaire effectué du 1<sup>er</sup> janvier 1957 au 1<sup>er</sup> juillet 1959 dans un laboratoire hospitalier de microbiologie. Il soutient sa thèse de doctorat en médecine en juin 1961. Il est l'élève du professeur Helluy, qui deviendra président de l'université Nancy 1 et sera membre correspondant de notre compagnie en 1970. A son décès en 1976, c'est Gilbert Percebois qui prononce son éloge à la faculté de médecine. La création des CHU entraîne le recrutement de personnels hospitaliers et universitaires, et Gilbert Percebois devient successivement assistant universitaire et attaché hospitalier, puis assistant de faculté-assistant des hôpitaux. C'est en 1963 qu'il est titularisé en qualité de chef de travaux pratiques de microbiologie-assistant des hôpitaux. Une partie au moins de son activité hospitalière s'effectue au profit du service de dermatologie du professeur Beurey, à l'hôpital Fournier, dans le domaine de la mycologie médicale, c'est-à-dire du diagnostic des maladies cryptogamiques, les mycoses. A la fin de la décennie, l'extension du centre hospitalier avec l'ouverture de l'hôpital ex-américain de Dommartin-les-Toul, se traduit par la création de nouveaux services et celle des emplois de direction correspondants. C'est ainsi qu'un service de microbiologie « polyvalente », placé sous la direction du docteur Burdin, maître de conférences agrégé, y est créé. Ce service deviendra un peu plus tard un service de parasitologie, au sein duquel Gilbert Percebois, inscrit sur la liste d'aptitude depuis 1969, est nommé maître de conférences agrégé-biologiste des hôpitaux le 1<sup>er</sup> mai 1970. Il est nommé chef de service hospitalier en 1975 et professeur titulaire à titre personnel en 1979.

Le professeur Percebois est membre de nombreuses sociétés savantes parmi lesquelles la Société de médecine de Nancy, la Société de biologie dont il est longtemps le secrétaire de la section locale, et la Société des sciences, où il est également très investi. A côté de ses activités classiques, la carrière hospitalo-universitaire du professeur Percebois est marquée par sa participation à la mise en place d'enseignements de parasitologie, suivie par des missions à Casablanca puis à Batna de 1977 à 1983, et par une nomination au Conseil national des universités de 1975 à 1980. Environ cent quarante publications et diverses directions de thèses émaillent ces décennies. Gilbert Percebois est aussi un officier de réserve actif dans le Service de santé au sein duquel il est promu

au grade de médecin en chef, c'est-à-dire de colonel, en 1985. A ces titres, il est nommé chevalier de l'Ordre national du Mérite en 1978 et chevalier des Palmes académiques en 1987. Il est aussi le lauréat de prix scientifiques pour sa thèse en 1961, et pour ses autres travaux, en 1965 et 1995.

Mais ce qui marque notre compagnie et notre sœur messine, ce sont les travaux d'histoire que le professeur Percebois entreprend à partir de 1972 et qu'il poursuit au moins jusqu'en 1992. Ces travaux de recherche historique sont consacrés aux maladies parasitaires, ce qui bien sûr ne nous étonnera pas, mais aussi à quelques grands médecins, en particulier des professeurs et des militaires qui se sont signalés par leurs actions et leurs découvertes. Les médecins militaires lui sont chers : le Vosgien Villemin et la contagiosité de la tuberculose, le Messin Laveran et l'hématozoaire du paludisme, Richard et ce même parasite, Sédillot et son activité de chirurgien et d'anesthésiste. Au total, j'ai identifié une trentaine de publications dont la parution a surtout eu lieu dans les *Annales médicales de Nancy (et de l'Est)*, et le *Bulletin de l'Académie et Société lorraines des sciences* dont M. Percebois a été un membre assidu et pendant longtemps le secrétaire. Il faut citer aussi *Histoire des sciences médicales* et les actes de différents congrès nationaux et internationaux.

Gilbert Percebois est également un artiste et un peintre. Cette richesse personnelle et professionnelle attire l'attention de notre académie. M. René Camo, qui le connaît bien, membre titulaire et président de notre compagnie en 1976-1977, lui demande de faire acte de candidature. Il est élu en qualité d'associé-correspondant le 20 juin 1975 et promu au rang de titulaire le 20 octobre 1978. Son discours de réception, le 20 mai 1981 est intitulé « Maladies parasitaires, fléaux persistants de l'humanité ». Il est secrétaire de l'académie pendant l'année 1979-1980 ; il en devient le vice-président en 1984-1985 et il préside notre assemblée l'année suivante. En dehors de son discours de réception et de ses nombreuses interventions dans le cadre du bureau, M. Percebois nous a fait bénéficier de quatre communications : « Les femmes à la conquête de la médecine » en 1977, « Jean-Antoine Villemin, Vosgien de Prey, et la notion de contagiosité de la tuberculose » en 1978, « Il y a un siècle Laveran découvrait l'hématozoaire du paludisme » en 1980, et « Charles-Emmanuel Sédillot (1804-1883) » en 1990. Ayant sollicité l'honorariat, le professeur Percebois est élu à ce rang le 17 octobre 2008.

Je ne peux passer sous silence l'activité du professeur Percebois au titre du patrimoine universitaire et médical. En 1974, dans les moments où la faculté de médecine s'est déplacée vers Brabois, trois professeurs de médecine, membres de notre compagnie, décident de fonder un musée et une association lorraine d'histoire de la médecine. Ces personnalités sont MM. Beau, Larcen

et Percebois. Le conseil de la faculté vote le principe de cette création le 17 décembre 1974 et le M. doyen Beau est désigné comme conservateur. Les statuts de l'association sont déposés le 26 février 1975, avec M. Beau, président, M. Larcan, vice-président, M. Percebois, secrétaire, et M. Streiff, trésorier. Il rejoindra plus tard notre compagnie. Le musée est installé dans l'ensemble des locaux du premier étage de l'ancienne faculté, rue Lionnois, à l'issue d'un aménagement réalisé sous l'égide de notre confrère architecte et professeur Jean-Marie Collin. Il est inauguré le 6 décembre 1980. M. Percebois reste secrétaire de l'association jusqu'en 1984.

Pour terminer, je voudrais dire un mot de l'activité de M. Percebois à l'Académie nationale de Metz. Élu membre correspondant en 1982, promu associé libre en 1985, titulaire en 1988 et honoraire en 2010 à sa demande, le professeur Percebois y a prononcé trois communications, une sur les maladies des pommes de terre dans notre région depuis 1845 jusqu'à la période actuelle, en 1984, une sur les ex-libris et les fers à reliure présents dans le fonds ancien de la bibliothèque de notre faculté de médecine, en 1988, et une dernière intitulée « Le retour de Bastien-Lepage », en 1989. Membre de la commission « Sciences et agriculture », il l'a présidée de 1989 à 2003.

Médecin, microbiologiste, parasitologue, professeur, hospitalier, militaire, historien. Quelle belle carrière... Il a été dit qu'une existence est réussie lorsqu'on réalise un rêve d'enfant à l'âge adulte. Je crois que cela a été vrai pour notre confrère et collègue Gilbert Percebois.

